

vail. Des femmes, des jeunes filles, portant le papier contenant leur déjeuner, descendaient vers Paris d'un pas alerte et pressé.

L'air matinal était encore imprégné de l'odeur du bois. Des flots de lumière inondaient la chaussée. Les vitres des fenêtres étincelaient, piquées par les rayons obliques du soleil qui, plus loin, semblait poser une couronne d'or sur la tête du vieux donjon, sombre et énorme masse de pierre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir du passé.

Les deux hommes dont nous venons de parler se dirigeaient rapidement vers l'entrée du bois de Vincennes. Ils marchaient côte à côte sans échanger une parole. Chacun d'eux paraissait avoir ses préoccupations ou ses pensées intimes. Ils portaient l'un et l'autre une blouse de toile blanche toute neuve et étaient coiffés d'une casquette noire de drap léger. On aurait pu les prendre pour deux ouvriers se donnant un jour de flânerie ; mais, à leur air et surtout à leurs mains fines et blanches, il eût été facile de reconnaître qu'ils n'appartenaient à aucune de nombreuses classes de travailleurs.

Sans aucun doute, ces deux hommes avaient pris le costume de l'ouvrier afin de ne pas attirer l'attention. La blouse et la casquette étaient une sorte de déguisement.

Ils n'étaient plus jeunes ; le plus âgé devait avoir passé la cinquantaine, l'autre ne paraissait avoir que trois ou quatre ans de moins que son compagnon. Était-ce par privilège de l'âge, le premier semblait avoir une certaine autorité sur le second. L'attitude de celui-ci était humble sous le regard fier et hautain de l'autre. Évidemment la volonté de son compagnon dominait la sienne et il reconnaissait sa supériorité.

Ils portaient toute leur barbe et tous deux avaient le haut de la tête dénudé. Le plus âgé avait la barbe et les cheveux blancs ; les cheveux de l'autre étaient encore d'un beau noir, mais sa barbe commençait à grisonner. Les deux fronts étaient sillonnés de rides profondes et les deux visages affreusement ravagés. Ces deux hommes avaient dû passer de rudes épreuves et devaient avoir eu de grands chagrins ou de grandes passions. Ceux-là et celles-ci devançaient l'œuvre des années. A quoi devaient ils leur précoce vieillesse ? Était-ce la marque d'une vie tourmentée par le malheur immérité, l'amertume des déceptions, des regrets ou un stigmate de honte ?

Quel était le passé de ces deux hommes ? A n'en pas douter, leur existence avait été traversée par quelque chose de terrible. Étaient-ils victimes de la fatalité ? Étaient-ils des innocents ou des coupables, des vaincus ou des révoltés ?

Ils entrèrent dans le bois de Vincennes.

Les rayons du soleil se glissaient à travers les branches, s'enfonçaient sous les arceaux de verdure creusant le taillis de longues raies lumineuses. Réveillés et mis en joie par l'annonce d'une belle journée, les oiseaux chantaient, ayant pour accompagnement le chuchotement de la brise dans les feuilles.

Les deux hommes continuaient à garder le silence. Cependant, certains mouvements brusques du plus âgé trahissaient son agitation et son impatience.

Ils arrivèrent derrière le fort. Là, ils s'arrêtèrent : à leur gauche, au-dessus du fossé où fut fusillé le jeune duc d'Enghien, se dressait le donjon, bastille désarmée, prison vide, monstre aux dents brisées, qui reste vivant, debout sur le passé mort. À droite s'étendait le champ de manœuvre auquel on a donné le nom de Polygone. Les soldats de la garnison de Vincennes étaient à l'exercice. Les plus jeunes, des conscrits réunis par pelotons et commandés par des sous-officiers, apprenaient à porter et à manier le fusil, à se tourner à droite ou à gauche, à marcher et à se tenir dans les rangs.

Mais les deux hommes en blouse blanche n'étaient pas venus de Paris à Vincennes pour voir manœuvrer des soldats.

—Maintenant, de quel côté nous dirigeons-nous ? demanda le plus âgé après avoir jeté autour de lui un regard rapide.

L'autre ne répondit pas ; mais après s'être orienté il allongea le bras, et la direction de sa main traça une diagonale sur le Polygone. Quand ils furent à une trentaine de pas des derniers soldats, le plus âgé reprit la parole.

—Ainsi, dit-il, tu es bien sûr de retrouver l'endroit où tu l'as caché ?

—Oui, car je ne suppose pas que, depuis treize ans, on ait abattu les gros arbres du bois. On n'a pas creusé partout des lacs et des rivières.

—Enfin nous verrons tout à l'heure si tu ne comptes pas trop sur ta mémoire. En attendant, tu me feras plaisir en me disant qu'elle était ton idée lorsque tu as enterré le coffret au pied d'un arbre.

—Tu n'avais pas cru devoir me dire ce qu'il contenait, mais j'ai deviné ce qu'il renfermait : des papiers importants.

—Ah !

—Naturellement, j'ai pensé que ces papiers pouvaient te servir et qu'il était utile de les conserver : car, si j'en juge par ce que tu as

fait autrefois pour les posséder, ils ont pour toi une très grande valeur.

—Ils avaient alors une valeur qu'ils n'ont plus aujourd'hui ; mais n'importe, ils peuvent encore nous être utiles.

—J'ai donc eu une bonne idée !

—Excellente, car on ne peut pas savoir...

Il n'acheva pas sa phrase. Un sourire amer crispa ses lèvres.

—Avant d'enfouir le coffret, est-ce que tu ne l'as pas ouvert ? lui demanda-t-il.

—Je n'ai pas eu la curiosité de voir ce qu'il contient ; et l'aurais-je eue, le temps me manquait pour la satisfaire. Un détail que tu ignores peut-être : le coffret est de cuivre et le couvercle a été soudé.

—Oui, je sais cela.

—Je te le répète et tu peux me croire, je n'ai eu qu'une seule pensée : cacher le coffret. Pour cela j'avais une double raison. N'était-ce pas le meilleur moyen de le soustraire à toutes les recherches, de le conserver pour te le remettre un jour et de me débarrasser en même temps d'un objet fort compromettant ? Je sentais le péril, j'avais le presentiment de ce qui m'attendait. En effet, trois jours plus tard, j'étais pincé par la police.

—Oui, tu as été bien inspiré en cachant le coffret ; s'il eût été saisi en ta possession, l'affaire du château de Coulange était découverte et tu aurais dix ou quinze ans de travaux forcés au lieu d'en être quitte pour cinq ans de prison. Allons, tu as été intelligent et adroit. Je ne veux pas te laisser ignorer que si le coffret était tombé entre les mains de la justice, les conséquences eussent été terribles. Si le secret qu'il renferme eût été relevé alors, il ne pourrait plus nous servir ; c'est ce secret, gardé depuis plus de vingt ans, qui fait encore aujourd'hui notre force, tout en restant un danger pour moi.

—Pour toi et pour d'autres.

—H-in, que veux-tu dire ?

—Que d'autres personnes ont intérêt à garder ce secret.

—Mais tu sais donc ?...

—Je sais que la marquise de Coulange donnerait beaucoup, peut-être une fortune, pour rentrer en possession de son coffret et des papiers qu'il contient.

—Comment sais-tu cela ?

—Je vais te l'apprendre. Je ne t'ai pas encore parlé d'une visite que j'ai reçue pendant que j'étais détenu à Mazas...

—Va, je t'écoute.

—Un jour, un homme vint me trouver pour me réclamer le coffret.

—Quel était cet homme ?

—Je l'ignore, car il n'a pas jugé nécessaire de me faire connaître son nom et sa qualité. Mais je compris facilement qu'il était envoyé par la marquise de Coulange. Il savait ce qui s'était passé au château de Coulange ; il me montra même un poignard que je reconnus aussitôt ; c'était le mien. Tu me l'avait pris des mains, et l'homme inconnu m'apprit que tu avais voulu t'en servir pour assassiner la marquise, ta sœur.

—Si tu rencontrais cet homme, le reconnaîtrais-tu ?

—Je ne sais pas, comme nous il a dû vieillir. Mais la physionomie qu'il avait alors est restée dans ma mémoire. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille, se tenant droit et raide sur ses longues jambes un peu grêles ; il avait l'air sévère, le visage long et pâle, le nez gros, le front large, le regard vif et perçant, d'épais sourcils noirs très-rapprochés et de longues moustaches taillées en brosse.

—Cela suffit, dit l'autre, le portrait est frappant, je reconnais le personnage.

Il prononça tout bas ce nom : Morlot.

—Tu ne t'es pas trompé, reprit-il à haute voix, cet homme était bien envoyé par la marquise pour te réclamer le coffret.

—Or je me suis dit avec raison qu'il fallait que la marquise de Coulange tint beaucoup à rentrer en possession de son coffret ou plutôt de ses papiers, puisqu'elle n'hésitait pas, pour les trouver, à s'adresser à un pauvre diable qui quelques jours plus tard, allait passer en cour d'assises.

—Oui, tu devais faire cette réflexion et probablement plusieurs autres dont je n'ai pas à te demander compte. Qu'as-tu répondu à l'envoyé de la marquise ?

—Tu penses bien que je n'ai pas été assez bête pour lui dire que j'avais enterré le coffret au pied d'un arbre dans le bois de Vincennes. Je lui ai répondu que, ne sachant qu'en faire et voulant m'en débarrasser, je l'avais jeté dans la Marne à un endroit que je lui indiquai.

(A suivre.)

Autrefois nos grand-mères donnaient aux enfants pour vents et coliques une dose de thé de menthe, le Menthol est retiré de la Menthe poivrée et en donnant à vos enfants le *Menthol Soothing Syrup* vous leur donnez de la Menthe.
Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25c la bouteille.